

Nicolas
Lakshmanan - Moret

Dimanche 18 février 2014

Commentaire de « Naki le kourouma »

Le texte que nous étudions est la fin d'un conte de Kesse, « Naki le kourouma ». Il implique deux personnages : une riche et jeune Américaine, Miss Evelyn, et un vieux Japonais pauvre, qui exerce la profession de kourouma ; ce métier consiste à transporter les gaz dans une voiturette à force de bras. Notre extrait raconte comment la dureté méprisante de l'Américaine riche finit par tuer le vieux Japonais pauvre. Le contraste entre l'inconscience crue de l'une et l'humilité aussi admirable que pitoyable de l'autre y apparaît. Nous montrerons un contraste tout à fait saisissante. Nous le ferons suivant le mouvement du texte. Nous étudierons d'abord comment l'humilité dans la première partie du texte, soit dans les trois premiers paragraphes, de "Il connaît bien" à "Il se mit au pas"; nous l'étudierons ensuite dans sa seconde partie, où la jeune femme force le kourouma à accélérer, dans les six paragraphes suivants, de « Miss Evelyn » à « -En avant, répondit-elle »; nous l'étudierons enfin dans sa dernière partie, où le kourouma s'écrase, mort, dans ses dix derniers paragraphes, de « Et Naki » jusqu'à « devant un homme ».

* * *

La première partie de notre texte est centrée sur le personnage de Naki ; il y apparaît dans une situation très difficile, qui suscite la sympathie : affaibli par l'âge et

la maladie, il doit ralentir le pas dans l'ascension de la côte sur laquelle il doit mener l'Américaine. Mais

Dans le premier paragraphe du texte (« Il connaît -
happé en avrière »), Kervel fait entrer le lecteur dans l'esprit du kourouma; c'est ce qui implique l'utilisation du verbe « connaître » à l'indicatif imparfait : on a le sentiment d'entrer dans ses souvenirs, avec l'imparfait « gravissant », qui nous déplace avec lui à l'époque de sa jeunesse. Par contraste avec le monde des souvenirs la réalité est brutale : il faut noter qu'^{qu'} l'antithèse entre « dans ta jeunesse » et « Mais ce soir-là » répond l'opposition entre les imparfaits de la première phrase et les passés simples de la seconde : « sentit » et « parut ». A la légèreté des souvenirs de jeunesse s'oppose la lourdeur de la réalité imposée par la vieillesse : les noms « accablement » et « charge », l'adjetif « lourd » donnent à voir le vieil homme comme retenu, attaché à la terre - non pas tant par la jeune Américaine que par sa vieillesse : c'est à lui et à sa vieillesse qu'elle paraît plus lourde qu'un gros marchand ».

Le deuxième paragraphe du texte (« Il ne voulut... près du cœur ») décrit la douleur qu'il ressent de se forcer pour tirer la voitarette. On est touché par cette douleur, et le personnage de Nabi nous apparaît sympathique au sens propre du terme : on partage (le préfixe sym- vient du grec οὐν qui signifie "avec") sa souffrance (-pathie vient du grec πάθος, « douleur, souffrance »). Mais ce n'est pas seulement

parce qu'il souffre qu'on a envie de partager sa souffrance, c'est aussi à cause du fait qu'on le voit refuser sa vieillesse, essayer d'y résister, ce qui le rend très humain, à la fois pitoyable et admirable : hautement respectable dans son humanité, quand « Il ne voulut point s'avouer cette déchéance ».

D'autre part, la compassion du lecteur est redoublée parce qu'à la vieillesse s'associe la maladie, une maladie chronique qui le mine depuis longtemps : il s'agit d'une « douleur familière », qui le frappe à « la place habituelle » ; elle lui adonnant une sourdeangoise », c'est-à-dire un serrrement de la gorge en sourdine, qui l'accompagne en arrière-plan de sa vie depuis longtemps.

On peut aussi noter que cette douleur nous touche particulièrement, parce qu'il s'agit du cœur et du souffle », points centraux de notre vie, aussi bien charnelle que spirituelle ; de l'autre côté, d'une certaine façon, Miss Evelyn n'a ni cœur ni souffle.

*

Dans la deuxième partie de notre extrait, de « Miss Evelyn fit un geste » jusqu'à « -En avant, répondit-elle », où la jeune américaine force le tourouma à accélérer, celle-ci apparaît comme terriblement froide, cruelle et inhumaine. Cette partie du texte s'articule en deux temps qui se terminent à chaque fois par un ordre autoritaire et méprisant dans sa brièveté lapidaire : à la fin du paragraphe 6 (« Plus vite »), puis à la fin du paragraphe 9 (« En avant ! »).

Un très antipathique mépris apparaît en particulier dans le paragraphe 4, où Kessel évoque les pensées de la jeune femme en utilisant le discours indirect libre marqué par l'utilisation de l'imparfait de l'indicatif : « Puisqu'il était même incapable [...] , cet homme-cheval était dénué [...] ». C'est en particulier à travers ce concept d'homme-cheval qu'apparaît tout l'inhumain mépris de la jeune femme riche pour le vieil homme pauvre et... jeune, c'est-à-dire, pour elle, d'une race inférieure. Ce qui est frappant ici, c'est qu'en fond, ce qui rend inhumain l'Américaine, c'est de regarder un homme comme un non-homme, une demi-bête. Autrement dit, ce qui nous rend humains, c'est de voir l'humanité des autres hommes.

Le paragraphe suivant (« Le soleil à chaque instant [...] nue sous sa robe ») est tout à fait saisissant dans la mesure où il semble constituer un arrêt sur image éloigné du propos du texte : à quoi sert-il de décrire le soleil qui frappe la peau de la jeune fille ? Il y a ici une sorte de notation érotique, qui s'arrête, sur de manière très charnelle, sur le corps désirable de la jeune fille, puisque Kessel évoque son « corsage échancré », et « sa peau nue », « sous sa robe ». La beauté juvénile s'oppose bien sûr ici au corps faible et déshumanisé du vieil homme ; mais on peut aussi remarquer dans cette phrase que la cruelle Américaine est définie par sa surface : elle semble n'être que peau brillante et désirable, mais être dépourvue de cœur et d'intégrité humaine, au contraire du

kourouma

Cela apparaît d'autant plus nettement si l'on observe la structure parallèle des six premiers paragraphes de notre extrait. Dans les paragraphes 1 et 4 (« Il connaît bien... » et « Miss Evelyn fit... »), on entre dans le pensée de l'un puis de l'autre personnage. Dans les paragraphes 2 et 5 (« Il ne voulut point... » et « Le soleil à chaque instant... »), on voit les deux personnages, mais l'un dans ses entrailles, et l'autre sur sa peau. Enfin, dans les paragraphes 3 et 6 (« Pourtant, l'idée... » et « Elle crua... »), ils agissent. En somme, la jeune fille n'est active que dans la mesure où elle fait agir à sa place : elle n'est humaine qu'en apparence et ressemble plus à une statue qu'à une véritable femme humaine.